

**Le développement d'une « ethnologie de l'intérieur » en langue berbère :
L'exemple des monographies villageoises (mémoires de licence) des
Départements de Langue et Culture Amazighes (D.L.C.A.) de Tizi-Ouzou et
Bejaïa.**

Malika ASSAM
Doctorante, Lacnad-Inalco, Paris.

Cette étude propose une analyse de la pratique de l'exercice monographique dans les travaux d'anthropologie réalisés par les étudiants des D.L.C.A. de Tizi Ouzou et de Bejaïa (mémoires de fin de licence essentiellement)¹. L'intérêt d'une telle étude réside dans les nouveautés que semblent présenter au premier abord ces mémoires. Si on les compare avec les monographies rédigées depuis le XIX^{ème} s. sur la Kabylie, on observe en effet trois particularités :

- Leur réalisation s'effectue dans un cadre nouveau. Jusqu'alors, l'exercice monographique correspondait surtout à une pratique administrative². Deux

¹ Notre enquête, commencée en 2010, s'appuie sur le cas de ces deux Départements où étaient soutenus des mémoires de licence en anthropologie. Un troisième département a été ouvert à Bouira en 2008-2009.

² Avant l'ethnologie, l'exercice monographique se développe d'abord chronologiquement, dans diverses disciplines des sciences humaines et sociales. Cette pratique se retrouve dans d'autres démarches savantes, (qui visent à constituer un savoir sur un espace limité), menées par des érudits, des écrivains ou des voyageurs. D'autre part, ce savoir constitué a pu être destiné à des usages administratifs. Pour ce qui concerne la Kabylie en particulier, les premières monographies sont le fait des agents de la conquête et de la colonisation : officiers des Bureaux arabes entre 1860-1890 ; monographies rédigées et parfois publiées par les administrateurs ou les instituteurs entre 1880 et 1940 ; monographie des officiers des S.A.S. durant la Guerre d'indépendance algérienne. Ce n'est qu'à partir de 1960 que l'on voit la

monographies sont rédigées par des ethnologues dans les années 1960- 70³, mais celle que propose Jean Servier s'intègre totalement dans une pratique de « l'ethnologie coloniale »⁴, tandis qu'au contraire Camille Lacoste-Dujardin s'éloigne de l'approche purement ethnologique en proposant une étude ethnosociologique⁵. Les monographies que l'on se propose d'étudier s'inscrivent donc dans un cadre académique algérien avec pour objectif, la constitution d'un savoir anthropologique.

- Le regard sur l'objet semble également présenter une différence. Jusqu'alors, les observateurs s'étaient peu penchés sur le village⁶. S'inscrivant dans une pratique administrative, il s'agissait pour les Bureaux arabes, les administrateurs

rédaction / publication de monographies rédigées par des universitaires : voir par exemple Jean Servier, « Un exemple d'organisation politique traditionnelle : la tribu des Iflissen Lebhar », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 1962 ; Camille Lacoste Dujardin, *Un village algérien-Structures et évolution récentes*, 1976 ; Messemène Salah, « Monographie des Aït Yala », *Etudes et documents berbères*, 1987- 88 (achevé d'écrire en 1967).

³ Jean Servier, *op. cit.* ; Camille Lacoste Dujardin, *op. cit.*

⁴ On peut ainsi classer cette étude dans une ethnologie « archaïsante », selon les termes de Camille Lacoste-Dujardin, (« Opération 'Oiseau bleu', 1956. Géostratégie et ethnopolitique en montagne kabyle », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°41-42, 1986) ou « passéiste » selon ceux de Lucas et Vatin, *L'Algérie des Anthropologues*, Maspéro, Paris, 1975. Pour ces derniers, l'ethnologie coloniale connaît ses derniers héritiers avec le refus implicite d'aborder les terrains du changement essentiel, le choix de pousser la spécialisation en direction des survivances.

⁵ Ethnologue de formation, spécialiste du Maghreb, elle a en particulier publié avant 1976 des ouvrages et des articles, dans une optique ethnologique, axés assez spécifiquement sur la Kabylie, et portant sur des éléments matériels ou immatériels de la culture kabyle et nommés comme tels. De ce point de vue, sa monographie, publiée à Alger, dénote en comparaison de sa bibliographie antérieure, mais également avec les publications qui suivront.

⁶ A l'exception de Martial Rémond qui publie « Un village kabyle » en 1930 dans *Les Cahiers du centenaire*. Administrateur principal de commune mixte et ingénieur agronome, il veut présenter, à l'occasion du centenaire de l'Algérie française le cas d'une transformation d'un terroir agricole, et cette problématique impose d'après lui le choix d'un *tufiq* comme terrain (un village kabyle composé de plusieurs agglomérations de population).

ou les officiers des Sections Administratives Spécialisées, de délimiter la circonscription administrative la plus apte à répondre aux objectifs coloniaux (la tribu au XIX^{ème} s., la commune au XX^{ème} s.). A partir de la fin des années 1950, quelques monographies sont consacrées à des villages kabyles/algériens. Des monographies sont rédigées par Henri Genevois sur quatre communautés : trois villages (*Djemaa-Saharidj*, *Taourirt n At Manguellat* et *Taguemount Azouz des Beni Mahmoud*) et une tribu (*At-Yanni*), la première monographie s'insérant également dans la perspective de la connaissance d'un groupe tribal (les *At-Fraoussen*). Quant à la monographie publiée par Camille Lacoste-Dujardin, intitulée explicitement « *Un village algérien* », elle semble en réalité porter sur un groupe de villages qui se reconnaissent comme un groupement tribal, notion que l'ethnologue décide à l'époque de rejeter, lui préférant une formulation administrative (« un sous-ensemble communal à l'est de l'A.P.C. ») ou des termes communs (« groupe »/ « ensemble »).

- Enfin, ces monographies sont entièrement rédigées en langue berbère, ce qui constitue sans conteste un fait inédit. Jusqu'aux années 1950, les monographies ne comportaient que la transcription de quelques termes présentés comme données ethnographiques, ou exceptionnellement de quelques exemples de la littérature orale

de la communauté étudiée⁷. Les universitaires des années 1960-70⁸, avaient eu le souci de recueillir les terminologies locales liées aux thèmes de leur étude. Avec les monographies d'Henri Genevois, traditions et paroles des populations kabyles sont placées au centre du regard : chacune comporte en effet des « textes » en kabyles, correspondant à la mise à l'écrit de récits, dictons, poèmes recueillis, transcrits et traduits, accompagnés toutefois d'explications ou d'analyses en français.

Ces monographies universitaires, et leurs caractéristiques spécifiques, s'expliquent par un contexte nouveau qui a vu la naissance des deux D.L.C.A. En effet, on considère de manière générale en Algérie, que « l'anthropologie n'a jamais pu accéder à la moindre légitimité depuis la fin de la colonisation »⁹. Les années 1973-75 ont vu la suppression des études d'ethnologie à l'Université, suppression qui s'est alors traduit par la celle de l'enseignement du berbère, jusqu'alors enseigné dans ce cadre¹⁰ et seulement toléré depuis 1965.

⁷ C'est le cas aussi bien dans les monographies universitaires que dans celles rédigées par les administrateurs ou les instituteurs : A. Sabatier, « Akbou en Kabylie », *Bulletin de la société de géographie de Marseille*, 1885 ; A. Veller, *Monographie de la commune mixte de Sidi Aïch*, 1888, publiée en 2004 aux Editions Ibis Press ; L. Barlette, « Monographie de la commune mixte de Draa el Mizan », *Bulletin de la société de géographie d'Alger et d'Afrique du Nord*, 1913 ; M. Bugéja, « Monographie de la commune mixte de Beni Mansour » *Bulletin de la société de géographie d'Alger et d'Afrique du Nord*, 1921-22 et « Monographie de la commune mixte de Takitount », *Bulletin de la société de géographie d'Alger et de l'Afrique du nord*, 1926-27. L'exemple le plus remarquable est celui de Veller, qui fait référence à la littérature orale de la région de Sidi-Aïch. Il évoque les « poésies » que chantent, à l'occasion de certaines réjouissances, des individus conteurs de profession (il en propose un exemple transcrit en kabyle et traduit); les légendes (notant « trop d'analogies avec celles qui se racontent dans toute la Kabylie », il n'en propose qu'un exemple); les devinettes (10 devinettes recueillies chez les « Beni Oughlis » transcrites et traduites). Tous citent des noms en kabyles pour illustrer leur propos (sur les outils utilisés dans l'agriculture, ou sur les vêtements et bijoux...).

⁸ Voir note 2.

⁹ Ce constat est celui de Faouzi Adel, président du conseil scientifique du CRASC : *Quel avenir pour l'anthropologie en Algérie?*, CRASC, 2002.

¹⁰ Cf. Dahbia Abrous, Salem Chaker, « De l'Antiquité au musée : berbérité ou la dimension in-nommable », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°48, 1988. Ils

Ces disciplines réapparaissent au début des années 1990 dans les universités algériennes : le CRASC à Oran (Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle) est créé en 1992 avec la mission de développer la recherche fondamentale et appliquée en Anthropologie sociale et culturelle¹¹, et avant cela, la mise en place des DLCA de Tizi-Ouzou (sept. 1990) et celui de Bejaïa (sept. 1991) où sont mis en place des enseignements de berbère et de socio-anthropologie.

On souhaite donc interroger ce « retour » d'une anthropologie concernant le domaine berbère et en particulier la Kabylie, et la pratique monographique qui s'inscrit dans ce cadre. Peut-on parler de l'apparition d'une pratique nouvelle de l'anthropologie ?

On tentera d'apporter des éléments de réponse à plusieurs niveaux. Au niveau des Départements et des choix opérés par les enseignants, il s'agit d'observer la mise en place concrète des enseignements d'anthropologie. D'autre part, la pratique concrète de l'ethnologie peut être analysée à travers la méthode appliquée à un exercice précis, les monographies villageoises comme mémoire de fin de licence, exercice conçu par les enseignants et réalisé par les étudiants, dans les deux départements. Enfin, un regard sur la rédaction de ces mémoires permet de pointer, entre autres, la place accordée à la langue berbère aussi bien comme objet d'étude que comme support de l'écriture monographique¹².

montrent comment les autorités algériennes ont, de manière permanente, dans les textes officiels et dans les prises de paroles et déclarations du pouvoir politique, nié ou refoulé la dimension berbère ; la référence berbère est alors ignorée ou renvoyée à un passé révolu, au mieux, elle est confinée au musée.

¹¹ Voir le site du CRASC : <http://www.crasc-dz.org/> ; il est issu d'une rencontre entre une activité de sept ans menée dans le cadre d'une unité de recherche (URASC) et la reconnaissance de l'importance des sciences humaines dans la production des connaissances relatives à la société algérienne.

¹² Nous nous sommes appuyés pour cette étude sur les interviews de deux enseignants de civilisation, chacun exerçant dans l'un des départements : échanges par mail avec Abdennour Ould Fella du D.L.C.A de Bejaïa, en décembre 2010 et janvier 2013 ; interview de Azzedine Kinzi du D.L.C.A de Tizi-Ouzou, en octobre 2012 et échanges par mail en janvier 2013. Nous disposons d'autre part de documents recueillis concernant l'organisation du cursus, et

I- La mise en place d'enseignements en anthropologie dans le cadre d'une rupture ?

1- Un retour d'enseignements en anthropologie ?

Avec la création des D.L.C.A. de Tizi-Ouzou et de Bejaïa, est proposé un cursus de magister concernant les études berbères, intégrant des enseignements de Langue et Littérature mais aussi d'Histoire et de Socio-anthropologie, en rupture avec le contexte politique et institutionnel qui a précédé ces créations. Dahbia Abrous, qui propose à la fin des années 90 un état des lieux de la recherche des études berbères en Algérie, évoque une « véritable levée de tabou »¹³.

Jusqu'aux débuts des années 1990 en effet, l'anthropologie/ethnologie ainsi que le berbère, n'avaient plus droit de cité dans l'université algérienne : ils en avaient été exclus à partir des années 1970 en raison d'un contexte marqué par un malaise et de violentes attaques contre l'usage idéologique des concepts issus de l'ethnologie classique, contexte qui touchait plus largement les Etats nouvellement indépendants mais aussi la France. Cette période avait vu la mise en accusation de l'ethnologie, non sans fondement, pour avoir servi des desseins politiques¹⁴. A côté de ce contexte

du niveau de la licence en particulier ; de listes des mémoires soutenus en « Civilisation » entre autres ; de documents élaborés par des enseignants guidant la réalisation de monographies. Enfin, des exemplaires de mémoires de licence (deux à trois par départements) soutenus par les étudiants de licence permettront d'analyser concrètement la pratique anthropologique dans ces deux départements ainsi que la rédaction en berbère d'un savoir académique. Par ailleurs, certains renseignements nous ont été fournis par Salem Chaker qui a participé directement à la mise en place des deux D.L.C.A. (le ministère a travaillé sur ses propositions).

¹³ Dahbia Abrous, « Le refus du musée – Avant –projets de Magister en Langue et Culture Amazigh (1991-1998) » in Claudot-Hawad dir., *Berbères ou Arabes, le tango des spécialistes*, Paris/Aix-en-Provence 2008.

¹⁴ Cf. Lucas et Vatin, *L'Algérie des Anthropologues*, Maspéro, Paris, 1975. Les auteurs tentent de montrer comment l'ethnologie coloniale a abouti à une méconnaissance de l'Algérie en s'enfermant dans son rôle politique (justifier et servir la domination française).

intellectuel assez largement répandu, s'ajoute le rôle des autorités algériennes. Le ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique de l'époque, à l'occasion du Congrès International de sociologie d'Alger (1974), présenta sans nuance l'ethnologie comme intimement liée à la domination coloniale¹⁵. Ainsi, s'exprimait clairement le rejet d'une science qui avait, par ailleurs, à l'époque de la domination coloniale française, porté un intérêt prédominant aux groupes berbérophones.

Il faut cependant nuancer l'idée de l'inexistence d'une pratique anthropologique dans l'Algérie de cette époque. Le C.R.A.P.E. (Centre de Recherches anthropologiques préhistoriques et ethnographiques), centré sur l'étude de la préhistoire de l'Afrique du Nord et du Sahara voit sous la direction de Mouloud Mammeri (1969-1978) un renforcement global du pôle anthropologique, l'émergence progressive de recherches consacrées à la littérature orale berbère ainsi qu'une intensification des études de terrain (Tlemcen, Aurès, Kabylie, Hauts-

Ils résument dans l'avant-propos : « Il y a une Algérie des anthropologues. L'Algérie des chimères et des idées historiquement condamnées, mais singulièrement vivaces. Le crâne colonial pèse aujourd'hui encore sur la connaissance de l'Algérie (...) ».

¹⁵ Cf. Nadir Marouf, « introduction générale », in *Quel avenir pour l'anthropologie en Algérie?*, CRASC, 2002 : il rappelle la position de l'Algérie officielle sous Boumediène exprimée à travers la charte de la réforme de l'enseignement supérieur de 1971 et le discours introductif au XXIV^{ème} congrès international de sociologie par le ministre de l'enseignement supérieur. Si l'ethnologie est désormais citée interdite, la sociologie doit être sérieusement "réaménagée" : "il n'y a de place que pour des sciences sociales qui œuvrent pour la construction nationale et le développement". Mouloud Mammeri, directeur du Centre de Recherche d'Anthropologie Préhistorique et d'Ethnologie d'Alger, témoigne de ce rejet : « Ouvrant les travaux du XXIV^{ème} Congrès international de sociologie, qui s'est tenu à Alger en mars 1974, le ministre algérien de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique [M.S. Benyahia] développa en termes particulièrement vifs, voire polémiques, la thèse officielle en matière de recherche en sciences sociales et spécialement en ethnologie. Radicalisant une thèse par ailleurs largement répandue dans la littérature postérieure aux décolonisations, le ministre présentait sans nuance l'ethnologie comme intimement liée à la domination coloniale... ». Cf. Mouloud Mammeri, « Une expérience de recherche anthropologique en Algérie », *Culture savante, culture vécue* (études 1936-1989), 1991, Alger, Tala.

Plateaux, Mzab, Ahaggar...). Le C.R.A.P.E. a aussi joué un rôle de « refuge » : le centre a accueilli après 1976 de jeunes universitaires (des berbérisants mais aussi plus largement des ethnologues et anthropologues) qui y ont développé des recherches frappées alors d'ostracisme dans l'Université algérienne. « Mouloud Mammeri a donc su, dans un environnement nettement hostile, maintenir et élargir un espace favorable à la recherche de terrain en sciences sociales ; sous sa direction, le CRAPE a été le pôle officieux d'une activité berbérologique, très pluridisciplinaire, qui a permis la consolidation d'une nouvelle génération de spécialistes algériens »¹⁶.

Ce qui se produit dans les années 1990, c'est donc un retour officiel, et ostensible, de l'anthropologie dans l'Université algérienne.

2- Des « résistances » et une intégration progressive de l'anthropologie.

Toutefois, la mise en place de cursus concernant les études berbères¹⁷ ne met pas totalement fin aux « résistances » ou aux blocages concernant la place de l'anthropologie/ethnologie.

Ces résistances sont notamment apparues à l'occasion de la préparation du passage au système L.M.D. en 2003 et de la délimitation du cursus, des modules, des programmes et des spécialités. Des séances de travail réunissant les collègues de Tizi-Ouzou et de Bejaïa ont révélées les divergences de vue quant à la place de l'anthropologie :

« (...) Nous avons été confrontés à la résistance si non au refus de Mr le professeur Kahlouche, linguiste, ex-responsable du département amazigh de Tizi et

¹⁶ Sur le rôle du CRAPE et de Mouloud Mammeri voir : Rachid Bellil et Salem Chaker, « Mammeri Mouloud, Directeur du CRAPE », in *Hommes et femmes de Kabylie I*, (Dictionnaire biographique de la Kabylie), Salem Chaker (dir.), Aix-en-Provence, Edisud, 2001.

¹⁷ Il s'est fait en deux temps : à Bejaïa, depuis 1991 pour les promotions de Magister, et à partir de 1997 un cursus de licence qui a vu en 2001 la sortie de la première promotion de licenciés en Langue et culture Amazighes ; à Tizi-Ouzou, ouverture en 1990 pour les magister et, également en 1997, ouverture de la licence.

recteur de l'université de Tizi, responsable du comité pédagogique national de la licence Amazighe (la réunion était sous son autorité) qui n'était pas d'accord pour créer une spécialité d'anthropologie, ni d'accepter de prévoir dans le cursus de formation des licenciés, la possibilité de préparer un mémoire dans la spécialité d'anthropologie. Ses arguments étaient que l'anthropologie n'est qu'un module d'appoint pour les autres spécialités (linguistique et littérature) et qu'on ne peut pas réaliser des mémoires d'anthropologie en langue berbère. »¹⁸

Ces divergences ont signé l'échec de la coordination entre les deux D.L.C.A. et abouti à deux situations différentes pour l'anthropologie. Si le Département de Bejaïa a investi l'anthropologie « à plein », dès son ouverture¹⁹, et vu dès 2000-2001 la réalisation de monographies villageoises, le conseil scientifique du département de Tizi-Ouzou a décidé, malgré l'existence de l'option civilisation dès 1990 et la formation de magister²⁰, de ne pas autoriser les mémoires en civilisation (c'est-à-dire en « socio-anthropologie », terminologie usuelle dans ce département, ainsi qu'en histoire). Ce n'est finalement qu'en 2005 que les enseignants de Tizi-Ouzou ont pu encadrer des mémoires en anthropologie.

Il faut également lier ces divergences aux conditions de mise en place du cursus en études berbères dans chacun des départements. Concrètement, le

¹⁸ Témoignage d'A. Ould Fella.

¹⁹ Depuis son ouverture en 1991, le D.L.C.A. a inscrit dans son cursus de formation des modules d'anthropologie du monde berbère. L'étudiant reçoit une formation commune dans laquelle est réservée une place à des modules d'anthropologie (introduction à l'anthropologie et à la sociologie en 1^{er} année ; anthropologie du Maghreb en 2^{ème} année ; l'organisation sociale des groupes berbérophones en 3^{ème} année). Surtout, les étudiants peuvent, à la fin du cycle théorique, choisir de travailler sur des thèmes d'anthropologie (en choisissant la spécialité civilisation qui est en « concurrence » avec des thèmes de linguistique ou de littérature) dans le cadre de mémoires (licence ou magister).

²⁰ La première promotion de post-graduant comportait 30 étudiants répartis également dans les trois options (10 en linguistique, 10 en littérature, 10 en civilisation c'est-à-dire 5 en histoire et 5 en anthropologie). A. Kinzi a fait partie de cette première promotion et témoigne de ces débuts : « Quand ils ont lancé le concours d'admission au magister de langue et culture amazigh, ils ont quand même mentionné parmi les profils ceux qui ont fait de la sociologie... ».

département de Tizi-Ouzou a été dominé par des linguistes tandis que celui de Bejaia a été au départ porté par une anthropologue. D'autre part, ces différences révèlent une divergence sur le plan idéologique : l'idée de l'existence d'une culture et d'une société berbères spécifiques restait inégalement admise.

Soulignons enfin le nom donné à l'option dans ce même D.L.C.A. de Tizi-Ouzou : l'appellation de socio-anthropologie pose question y compris au sein du département. Le terme peut s'expliquer par la formation qui associe les deux disciplines telles qu'on les découpe traditionnellement. Il désignerait ainsi une certaine continuité²¹. C'est en tous cas la conception des enseignants de civilisation. Toutefois, A. Kinzi relève des confusions qui l'interrogent : « Là, au département L.C.A., à un moment donné, les personnels administratifs, des enseignants, des linguistes ne disent pas anthropologie mais sociologie ; dans les affichages par exemple, vous trouvez « option linguistique », « littérature », « sociologie ». Je ne sais pas, est-ce que c'est un fait d'inconscience, ou bien c'est voulu ? ».

D'autres signes indiquent la place plus limitée de la discipline anthropologique jusqu'à présent. Par exemple, la liste des 119 mémoires soutenus en 2011-2012 par les étudiants de licence à Tizi-Ouzou montre que seuls 20 l'ont été dans l'option civilisation contre 94 en linguistique. Le choix de cette option pour le mémoire reste donc le fait d'une minorité, aussi bien à Tizi-Ouzou qu'à Bejaia. On peut se questionner sur les facteurs explicatifs de ce déséquilibre, qui s'ils ne sont peut-être pas directement liés à un rejet conscient de l'anthropologie, relèvent en partie de l'image d'une discipline jusqu'alors peu présente. C'est en tous cas ce que relève A. Ould Fella pour ce qui concerne le D.L.C.A. de Bejaia : « il faut reconnaître que très peu d'étudiants choisissent la spécialité d'anthropologie, en raison (selon les échos qui nous arrivent des étudiants) de la difficulté à suivre les enseignements et la recherche dans cette discipline, et la réputation qu'ont les enseignants chargés de cette spécialité auprès des étudiants qui les considèrent comme des « monstres » ou trop exigeants ». Le directeur du D.L.C.A. de Tizi-Ouzou pointe également le

²¹ A. Kinzi explique ainsi : « En première année, on fait de l'introduction à la sociologie, enfin de la sociologie générale. Et puis ensuite on enchaîne sur l'anthropologie, anthropologie du Maghreb, ensuite anthropologie des groupes berbérophones »

rôle de la composition du corps enseignant : les enseignants de civilisation sont beaucoup moins nombreux et le déséquilibre en termes de mémoires seraient le reflet de la proportion inégale des spécialistes des différentes matières.

L'anthropologie connaît donc une « intégration progressive » : ce n'est qu'en 2011-2012 que s'est ouvert un master d'anthropologie à Bejaïa, intitulé « anthropologie du monde Amazigh » et dirigé par A. Ould Fella (avec deux promotions en 2013, comprenant 45 étudiants en Master 1 et 29 en Master 2).

Cette évolution bien que progressive a permis une production anthropologique / ethnologique sur le monde berbère intégrée à un cadre institutionnel. Cela ne s'est pas accompagné toutefois d'une perte d'autonomie : « l'équipe pédagogique est souveraine et décide seule des axes de recherche à retenir »²² souligne A. Ould Fella. Même logique à Tizi-Ouzou où les sujets de recherche sont déterminés par un choix de l'étudiant ou une proposition du directeur du mémoire de recherche²³. On dispose désormais de mémoires universitaires qui révèlent l'essor d'une « ethnologie de l'intérieur ».

²² La liste des thèmes proposés aux étudiants par les enseignants d'anthropologie en 2009-10 comportent 6 axes de recherches: "Monographies villageoises"; "Institutions villageoises et dynamiques politiques récentes"; "Comités de village et 'mouvement citoyen' de 2001"; "Revendication identitaire"; "Technique du corps et jeux traditionnels"; "Le village de la diaspora kabyle"; "Itinéraires d'acteurs".

²³ Nous avons pu consulter la liste des axes principaux des travaux de mémoires en anthropologie d'A. Kinzi : "anthropologie sociale et culturelle" avec des monographies villageoises, l'étude de faits culturels ou d'institutions sociales, de l'organisation sociale (famille, parenté...); "anthropologie juridique" avec l'étude de la *tajmaet* d'un point de vue juridique, de qanoun kabyle, du droit coutumier, de l'héritage, des mchamel...; "anthropologie des mouvements sociaux" (mouvement associatif, politique, culturel); "états des lieux des écrits ethnographiques" et "écrits ethnologiques"; "biographies", portraits sociologiques d'acteurs; "anthropologie historique" (historiographie, mémoire collective, histoire sociale).

II- La pratique ethnologique à travers l'exercice particulier des monographies villageoises.

Le genre monographique a souvent été associé au travail ethnographique, en tant qu'exercice privilégié²⁴. Cette association a débouché sur une méthode, celle de l'observation-participante avec une présence de longue-durée sur le terrain, mais aussi des procédures d'enquête et de présentation des résultats spécifiques. A partir des années 1970, une réflexion théorique et méthodologique se développe autour de la démarche monographique, des postulats épistémologiques de cette approche, et de ses effets sur le travail de recherche en sciences sociales²⁵. Trois grands axes, mis

²⁴ Cf. « Origines de l'anthropologie » in Pierre Bonte et Michel Izard dir., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, 1^{ère} éd. 1991 : à partir de 1920 la monographie devient le genre privilégié de « l'ethnologie exotique », en réaction contre les courants spéculatifs (évolutionnisme, diffusionnisme) dominant jusqu'au début du XX^{ème} siècle. Cette rupture donne lieu à des études intensives de terrain menées par des chercheurs professionnels et qui développent la méthode de l'enquête ethnographique, enquête directe conduite par l'ethnologue dans le contexte d'une relation vécue à un terrain, c'est-à-dire une société dans laquelle le chercheur accepte de s'immerger se faisant autant observateur qu'enquêteur. Le travail de terrain devient le travail ethnologique par excellence. L'ère de la décolonisation ouvre une nouvelle phase dans les recherches ethnologiques, notamment dans le découpage habituel « proche » et « exotique ». Dans le Tiers-monde, comme on l'appelle alors, on observe un rejet virulent de l'ethnologie ; en France, la recherche délaisse les mondes coloniaux, se tourne vers « l'ethnologie du proche » et applique à ce terrain une approche résolument monographique.

²⁵ Voir par exemple, Christian Bromberger « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie en France » in *Ethnologies en miroir. La France et les pays de langue allemande*, Isac Chiva et Utz Jeggle dir., Paris, 1992 : l'auteur tente d'analyser le passage d'une ethnologie macroscopique (« extensive, savante cumulative ») à une ethnologie microscopique (intensive, soucieuse de saisir dans toute leur complexité des configurations singulières). Mondher Kilani (*Anthropologie. Du local au global*, Paris, 2009) rappelle le problème des plans stéréotypés qui se sont peu à peu imposés. Tiphaine Barthélémy revient sur un mouvement de critiques venu notamment des Etats-Unis, concernant l'écriture en sciences sociales, qui repose sur des stratégies discursives, des procédés rhétoriques, des styles pour convaincre. (« Notes sur l'écriture monographique »,

en exergue par ces réflexions, serviront de grille pour analyser la pratique des D.L.C.A.

1- La délimitation du terrain et sa justification : le choix du village, de son propre village.

La question du terrain et de sa délimitation se pose de manière centrale car ce dernier a rarement été justifié par les auteurs, savants ou non, de monographies ; le terrain s'imposait de lui-même parce qu'il se donnait comme « une évidence » objectivable administrativement ou historiquement. Cette justification doit pourtant s'appuyer sur la définition du sujet lui-même : problématique et concepts centraux, résultats de la construction théorique du chercheur, doivent être en lien avec la délimitation du terrain, qui constitue lui-même un objet construit par le regard du chercheur.

La quasi-totalité des espaces étudiés correspondent à des villages. Le premier élément à rappeler pour ce qui concerne les monographies étudiées ici est la nature même de l'exercice. S'agissant de mémoires de fin de licence, réalisés par des étudiants qui ne sont pas spécialisés en anthropologie, qui ne sont pas tout à fait armés et bien formés pour réaliser un mémoire plus consistant, à dimension élargie, l'échelle du village s'est imposée comme une contrainte. C'est une question de

Le Journal des anthropologues n° 75, 1998). Françoise Zonabend tente de répondre au problème de représentativité et au souci de la généralisation de recherches uniques, singulières, personnelles (« Du texte au prétexte – La monographie dans le domaine européen », *Etudes rurales*, n° 97-98, janv.- juin 85). Notons que ces questionnements se retrouvent dans d'autres disciplines : en histoire, cf. Jacques Revel, « L'histoire au ras du sol » in Lévi *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe*, 1989 ; *Jeux d'échelles*, 1996 ; en géographie, cf. Marie-Vic Ozouf-Marignier et Annie Sevin « Formes de savoirs géographiques. Des monographies aux lectures de la régionalisation », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°9, 2003.

faisabilité soulignent les enseignants²⁶. Autre conséquence : au moins un des étudiants²⁷ est originaire du village objet de l'enquête. Cette recommandation s'explique pour des raisons d'accessibilité au terrain²⁸.

Ce terrain qui s'impose n'empêche cependant pas les questionnements, notamment dans le cadre des séminaires, lieu de discussion. Ces questionnements concernent :

- La délimitation et la définition du village en Kabylie. « On s'aperçoit parfois des difficultés rencontrées, par l'étudiant, à circonscrire les frontières du village, ou hameaux autonomes mais affiliés à une seule assemblée, ou une fédération de villages, c'est-à-dire à délimiter la nature même de la configuration de l'entité étudiée » témoigne un des enseignants. Il souligne d'autre part que « les frontières urbanistiques sont mouvantes et non linéaires » et que cette discontinuité spatiale et l'imbrication des espaces urbains et villageois, la densité et l'hétérogénéité de la population rendent la délimitation du terrain de l'étude difficile à circonscrire ». Enfin, il note que ces réflexions en séminaire peuvent amener à améliorer la méthode d'enquête et modifier le regard sur le village : « en raison de l'hétérogénéité de la population, la recherche de la reconstitution des structures familiales en *adrum* paraît une erreur de méthode, d'où la nécessité d'adapter le guide de monographie villageoise [aux] particularités et l'introduction de la catégorie du quartier. Village ou ville ? Ou à la limite des deux ? Ou les deux en même temps ??? Difficulté aussi de se défaire du modèle type du village kabyle de montagne lorsqu'on choisit d'étudier un village de la plaine. ».

²⁶ A. Kinzi rapporte que certains étudiants avaient souhaité travailler sur de monographies de tribu, ce qui leur a été déconseillé en raison de la dimension du terrain mais aussi du problème d'accès aux sources écrites.

²⁷ La plupart des monographies sont réalisés par des binômes, parfois par des trinômes (à Tizi-Ouzou), plus rarement par un étudiant seul.

²⁸ Monographie du village d'Ilmaten : « *Nefren asentel-a tayenirrawt n taddart n yilmaten (Ifnayen), acku Ilmaten d taddart-nney, nedder deg-s, ar yueir ara ad nawi isallen i ylaqen i tezrawt-nney.* » (Nous avons choisi ce sujet, monographie du village d'Ilmaten (Ifnayen), parce qu'Ilmaten est notre village, nous y vivons, il ne nous est pas difficile de recueillir les informations nécessaires à notre étude).

A travers ces remarques, apparaissent trois conceptions du village que l'étudiant doit démêler sur le terrain : une vision « géographique », qui fait du village une agglomération de population ; une vision sociologique où le village correspond à une structure familiale particulière ; une vision socio-politique qui voit dans le village une ou plusieurs agglomération(s) de population affiliée(s) à une assemblée villageoise²⁹.

Par ailleurs, notons que les études intègrent dans une certaine mesure les contextes englobant du village : ce dernier, n'est pas considéré comme un ensemble clos et discontinu, et est toujours réinséré dans des cadres historiques ou administratifs, sa commune (A.P.C.) et sa tribu (*leerc*), dans les dynamiques qui se développent de manière plus large. Les monographies du D.L.C.A. de Bejaïa insistent notamment sur les liens de l'assemblée villageoise « *tajmaet* » avec les associations culturelles, les partis politiques, l'A.P.C. mais aussi avec la « réactivation » éventuelle d'une assemblée de tribu, liens avec la communauté émigrée...). Cela permet d'éviter un des travers du genre monographique qui a pu faire de la communauté étudiée un terrain clos transformé en un « présent ethnographique », détaché de toute épaisseur historique et de toute détermination extérieure, et qui pouvait faire oublier la diversité et la complexité des appartenances sociales et territoriales d'un groupe.

- Le choix de son propre village doit être argumenté et le rapport particulier à l'objet de recherche est discuté. A Bejaïa, lors du séminaire en début de rentrée universitaire, il est demandé aux étudiants d'argumenter le choix de travailler sur leur village, choix soumis à la délibération des enseignants. Dans le cadre de son mémoire, dans les deux départements, la partie méthode (*tasnarrayt*) oblige l'étudiant à présenter le terrain de manière argumentée. Il y justifie son choix par des « raisons subjectives et objectives » (*tiyeznin tunmasin / timesyaruyin*). Les mémoires mettent en évidence soit des caractéristiques particulières présentées par les villages, soit l'absence ou le manque de recherche sur telle ou telle région. Ainsi du mémoire concernant *Sedduq Ufella* : “*Ma yella nezzi yer temnađin-nniđen n Leqbayel ney tudrin yerzan tamnađ n Bgayet, đrus n tezrawin i yellan fell-asent, llant*

²⁹ Sur l'assemblée villageoise (*tajmaet*), voir plus loin.

*tezrawin n tagara n turagt i yettwaxedmen yef taddart n Tiliwa Qađi*³⁰ ; et plus loin : « *leerc n At Eidel yur-s ađas n tudrin, nefren gar-aset taddart n sedduq Ufella (...). Afran n taddart-a ur yelli ara kan akka, imi taddart-a d tin yesean azal d ameqqran deg umezruy n tnekra wuyur i d-yessawel ccix Ađeddad*³¹. »

Le rapport particulier que les étudiants entretiennent avec leur terrain donne lieu à un débat épistémologique, selon A. Kinzi qui souligne la question des effets d'un regard externe / interne porté sur la Kabylie. La question de l'apport d'une connaissance intime au sujet reste posée³². Cet apport d'informations lié au vécu de

³⁰ Traduction : « Si on se tourne vers d'autres régions kabyles [= autres que la région de Tizi-Ouzou], ou les villages de la région de Bejaia, on trouve peu d'études les concernant ; il y a les mémoires de fin de licence réalisés sur le village de *Tiliwa Qađi* ».

³¹ « La tribu des *At Eidel* comportent de nombreux villages, parmi lesquels nous avons choisi le village de *Sedduq Ufella* (...). Ce choix n'est pas anodin, puisque c'est un village qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la révolte appelée par le Cheikh Ađeddad ».

Voici un autre exemple concernant *Ilmaten* : « *taddart n Yilmaten tesa ađas n tyawsiwin, ur d nettaf ara deg tudrin nniđen, gar asent : sbiđar n Yilmaten i bnan irumyen (imrabden irumyen n tmurt n Fransa), ieawed-as lebni yiwen umarikani mu qqaren Dr Ronald Dierwchter (la mission méthodiste), ađerbaz amezwaru i tebna Fransa deg 1909... »* (le village d'*Ilmaten* présente de nombreux éléments qu'on ne retrouve pas dans d'autres villages, entre autres : l'hôpital d'*Ilmaten* construit par les chrétiens (les « Pères blancs), reconstruit par un Américain, Dr Ronald Dierwchter (la mission méthodiste), l'école élémentaire créée par la France en 1909... Et plus loin : « *nefren asentel-a (...), acku drus mađi inadiyen yef tudrin timeqqranin n Yifnayan ladya taddart n Yilmaten... »*. (Nous avons choisi ce sujet (...) parce qu'il y a très peu de recherches sur les grands villages des *Ifnayan*, surtout le village d'*Ilmaten*...).

On retrouve les mêmes éléments dans la monographie sur le village de *Zunđar* : « *ar tura anager yiwet n tezrawt n tagara n turagt i yemmugen yef leerc n At Weylis, d tin n taddart n Tiliwaqađi (2001) »*.

³² Concernant la Kabylie, Pierre Bourdieu et Mouloud Mammeri avaient abordé ces questions. Cf. « Du bon usage de l'ethnologie », *Awal*, 1985 : les deux auteurs s'interrogent sur la validité de l'analyse de l'ethnologue de « l'intérieur » et de l'ethnologue étranger. Pour P. Bourdieu, en plus d'une culture technique « qui est indispensable pour éviter de faire autre chose que de l'enregistrement un peu naïf du donné tel qu'il se donne », le regard externe permet « l'importation de problématiques étrangères, internationales, [ce qui] donne une

l'étudiant est clairement revendiqué dans les mémoires : “*imi nekkini d yiwen seg yimezday n taddart, elmey amek id-tettili ama d tajmaet, ama d lxedma n tejmaet (...). Am wakken iyi-tettunefk tegnitt hedrey tajmaet n yemyaren n taddart “le comité de village” deg wadeg n wemlili-nsen ass n 24/12/2003.*”³³

A. Kinzi rappelle que jusqu'alors c'est une approche externe qui a dominé les études sur la Kabylie : « Nous on est à l'intérieur, qu'est-ce qui nous intéresse justement, c'est quoi notre regard ? C'est tout l'art (...) d'être sujet en même temps qu'objet d'étude ». Il insiste sur les implications de ce « nouveau » regard, désormais interne, et indique que la lecture de l'ouvrage de Pascal Dibie, *Le village retrouvé*³⁴, exemple d'une pratique de « l'ethnologie de l'intérieur », est en termes de méthodologie fortement conseillée aux étudiants de Tizi-Ouzou. « Un Kabyle qui travaille sur son propre village, un Kabyle qui travaille sur sa propre famille, un

distance et une liberté : elle permet de ne pas être collé à la réalité, aux évidences, à l'intuition indigène qui fait qu'à la fois on comprend tout et on ne comprend rien. C'est ce qui fait la différence entre l'ethnologie spontanée des amateurs et l'ethnologie professionnelle ». Mais il note également que « dans le fait d'être natif, à condition de savoir tout ce que cela implique, c'est-à-dire tout ce que cela cache (et ça cache beaucoup: tout ce qui est évident), il y a des avantages extraordinaires. Par exemple, une des choses les plus difficiles, pour un ethnologue, est de savoir ce qui est important ou pas important, ce qui est sérieux ou pas sérieux, la juste pondération des choses ». Mammeri et Bourdieu soulignent les raisons de ces difficultés : « c'est très difficile, pour des raisons concrètes : de langue, d'habitudes culturelles, etc. » ; « Je crois que souvent il ne se pose même pas la question ».

³³ Monographie du village de *Zun̄tar* : “Etant un des habitants du village, je connais aussi bien l'assemblée villageoise que son travail. (...) J'ai eu l'occasion d'assister à la réunion du comité de village, lors de son rassemblement le 24/12/2003”.

Même position dans le mémoire sur *Ilmaten* : “*Ṭaqa n yisallen yef taddart n Yilmaten newwiten-id mebla ma nesteqqa, acku deg taddart-a i nettidir, ma yella d leqdic i nettiki d ayen i yerzan kra n leewayed am imensi n umager n tefsut (aderyis) d imensi n Yennayer.*” (Nous avons recueilli beaucoup d'informations sur le village d'Ilmaten sans poser de questions, puisque nous vivons dans ce village, pour ce qui concerne les tâches auxquelles nous participons, ou quelques fêtes comme “*aderyis*” ou “*Yennayer*”).

³⁴ Pascal Dibie, *Le village retrouvé*, Ed. de l'Aube, 1970 : dans ce livre, sous-titré « Essai d'ethnologie de l'intérieur », l'auteur fait de son propre village un terrain d'étude et analyse de façon empirique et documentée la vie rurale et paysanne de Bourgogne.

Kabyle qui travaille sur sa propre identité ; je crois qu'il doit y avoir une approche, une méthodologie spécifique à ça ». Il s'interroge notamment sur les conséquences de la « censure » que peut créer un rapport intime au sujet. « Quand je parle de l'observation participante, mon observation participante, c'est mon vécu. Parce que j'ai vécu dans le village, j'ai travaillé sur l'institution *tajmaet*, j'ai été impliqué avant même de réfléchir à ce sujet-là. (...) C'est un vécu. Est-ce que ce vécu-là ne constitue pas une source importante d'informations ? ».

La nécessité de mettre à distance le sujet pour mener un travail scientifique est rappelée par les enseignants. C'est le respect d'une démarche méthodologique rigoureuse, aussi bien dans la conduite de l'enquête que dans la rédaction du mémoire, qui doit permettre de mettre à distance le sujet. Les enseignements permettent l'acquisition d'une culture technique indispensable. Les étudiants sont accompagnés toute l'année dans cet apprentissage pratique d'une ethnologie de l'intérieur, lors des séminaires aussi bien à Tizi-Ouzou qu'à Bejaïa, à partir de situations concrètes et identifiées. « On fait comprendre à l'étudiant les dangers de l'illusion de la transparence et de l'évidence que peut procurer l'appartenance à un groupe » précise-t-il. Le séminaire est le lieu où ces évidences sont questionnées. La mise à distance est assurée aussi par « l'usage des techniques d'enquête et d'outils méthodologiques de façon systématique » (grilles d'observation minutieusement élaborées, usage du journal de terrain qui peut aider l'étudiant à extérioriser ses subjectivités et à faire un travail de réflexivité) et par la rigueur dans le style de l'écriture (attirer l'attention de l'étudiant sur l'usage de termes qui indiqueraient l'appartenance de l'étudiant au groupe, ou sur une volonté inconsciente de donner une bonne image de son village).

Pour le coordinateur du Séminaire civilisation berbère de Bejaïa, il est nécessaire d'adapter la méthodologie à un contexte particulier : « la réalisation d'une monographie sur la société kabyle suppose une connaissance suffisante de l'histoire, de l'organisation sociale de la Kabylie et de ses codes culturels et symboliques ».

D'où aussi la nécessité d'adapter le modèle de monographies réalisées ailleurs en tenant compte « des configurations particulières kabyles ».

2- Les thèmes abordés et le plan : privilégier les spécificités et une vision dynamique.

Le regard savant, par volonté d'exhaustivité, avait en effet fini par présenter l'énumération quasi-systématique d'une série de sous-ensembles hiérarchisés, de manière presque immuable, suivant des plans stéréotypés, ce qui aboutissait à une vision relativement statique des sociétés. Une grille de lecture pertinente doit au contraire permettre de rendre compte de la société étudiée, et de prendre en compte les spécificités de la problématique.

Rappelons d'abord que ces travaux se voulant des travaux d'initiation au terrain, ils se caractérisent par un aspect surtout descriptif. Les mémoires exposent cependant une problématique (« *tamukrist* ») ou une simple « question centrale » (« *asteqsi agejdan* ») :

-« *S tezrawt-a ad neeraḍ akken ad nsegzi tikli d unerni n tuddsiwin n taddart, deg-sent tuddsa n tejmaet ger zik (anekcum arumi) d tura* »³⁵ (monographie de Seduq ufella) ;

-« *Ad neered ad as-neg tasleḥ i wayen i mazal yedder deg taddart n wassa, ama d ansayen, ama d tuddsiwin ladya tajmaet* »³⁶ (monographie de *Zunṭar*).

Dans chacun des départements, une grille de lecture a été élaborée prenant en compte à la fois les monographies de l'époque coloniale (notamment les monographies de Genevois) et les « acquis de l'anthropologie moderne »³⁷, mais

³⁵ Par cette étude, nous tenterons d'expliquer le fonctionnement et le développement des organisations du village, entre autre l'assemblée villageoise d'hier (invasion française) à aujourd'hui.

³⁶ Nous tenterons d'analyser ce qui reste vivant dans le village aujourd'hui, aussi bien en termes de traditions, que pour ce qui concerne les organisations, en particulier l'assemblée villageoise.

³⁷ A. Ould Fella précise que « le modèle a été fait sur la base d'une lecture critique des monographies déjà réalisées par l'ethnologie coloniale et notamment par Genevois et sur la base de nos connaissances des acquis de l'anthropologie moderne » ; De même A. Kinzi cite en référence Genevois, l'ethnologie coloniale et Khelil.

aussi parfois des lectures de monographies portant sur d'autres espaces que la Kabylie et illustrant la pratique d'une ethnologie de l'intérieur³⁸.

Grille de lecture proposée au DLCA de Tizi-Ouzou³⁹	Grille de lecture proposée au DLCA de Bejaia⁴⁰
1- Aspects géographiques et naturels du village	I- Délimitation administrative et géographique du village : A- Espace géographique B- Aire d'appartenance traditionnelle (appartenance tribale ; récits de fondation)
2- L'histoire du village de sa fondation à aujourd'hui (axé surtout sur la mémoire collective)	II- Essai de reconstruction de l'histoire du village (sources écrites /orales)
3- L'espace physique du village	III- Organisation sociale du village A- Organisation de l'espace : (espace habité, économique, sacré)
4- L'organisation sociale (village, <i>tajmaet</i> , famille, <i>adrum</i>)	B- Structure du village : reconstitution de la distribution des lignages. (<i>iderma</i> et famille) / scolarisation C- Organisation et fonctionnement de l'assemblée villageoise (<i>tajmaet</i>)
5- La vie politique (les acteurs politiques du village, la vie électorale...)	
6- La vie économique (activités passées et activités économiques actuelles)	II- Organisation économique : (activités / émigration)
7- La vie culturelle (surtout ce qui relève de la culture orale : poèmes, récits, légendes, contes / traditions et coutumes du village)	III- Collecte de la littérature orale du groupe

³⁸ A Tizi-Ouzou, des lectures sont conseillées sur le plan méthodologique : Roger Thabault, *Mon village : ses hommes, ses routes, son école*, 1944.

³⁹ Thèmes cités par A. Kinzi.

⁴⁰ A Bejaia, un plan guide distribué aux étudiants a été conçu par A. Ould Fella et D. Abrous ; au fur et à mesure de l'encadrement ce dernier a été élargi et enrichi.

On retrouve en gros les mêmes axes, mais cette grille générale n'est qu'indicative. Les consignes des enseignants insistent en effet sur un point : il s'agit d'un guide, d'une architecture générale et non d'un « plan-moule à appliquer ». En outre, pour les deux départements, ils insistent sur l'attention à prêter aux particularités du village afin de les privilégier dans la monographie. « Lorsqu'un village présente une spécificité, là on demande à l'étudiant de faire carrément un chapitre en plus »⁴¹. La monographie d'Illmaten en offre un bon exemple. On l'a vu précédemment, ce village présente la particularité d'accueillir un hôpital, héritage des missionnaires chrétiens de l'époque coloniale. « On ne peut pas imaginer un village kabyle qui dispose d'un hôpital. Illmaten fait exception. Toute l'histoire du village, l'histoire contemporaine du village est liée à l'hôpital ». Illmaten présente une distinction par rapport au versant opposé, c'est-à-dire l'autre versant de la Soummam : on les surnomme dans la région des villages « *ipapaten* », c'est-à-dire des villages des pères blancs⁴².

On peut encore pointer une caractéristique de la grille de lecture appliquée aux villages kabyles. Afin d'éviter une vision trop statique les enseignants préconisent une approche dynamique : il faut partir du présent et retrouver les traces d'une évolution historique. Par exemple, on demande aux étudiants de Tizi-Ouzou, sur le modèle du *village métamorphosé*⁴³ de voir quels sont les grands bouleversements qu'a subis leur village.

⁴¹ A Kinzi. La même consigne s'applique au département de Bejaïa : « Globalement l'étudiant est guidé dans son travail. En revanche, on demande toujours à l'étudiant de partir du modèle et d'être attentif aux particularités de son village que le modèle n'a pas prévues d'aborder. Et en fonction de ces particularités, on décide de privilégier dans cette monographie l'aspect particulier du village en question ».

⁴² Propos de A. Kinzi reprenant le mémoire sur Illmaten : « *sawḍen imezday n tudrin-nniḍen almi semman imezday n taddart n Yilmaten 'arraw ibabasen'*, '*taddart ipapasen*' ». De même, la monographie de Timizar n Sidi Menşur propose une partie plus conséquente sur la vie religieuse (*tudert tadeyanit*) avec notamment un point sur *timeemert n Sidi Menşur*.

⁴³ Pascal Dibie, *le village métamorphosé : révolution dans la france profonde*, Plon, 2006.

Une dynamique actuelle est particulièrement mise en avant dans tous les mémoires : celle qui touche l'institution de la *tajmaet*. Les anciennes assemblées villageoises avaient survécu de manière souterraine, en parallèle avec le système administratif colonial, puis ont continué à gérer la vie quotidienne des villages, en marges des structures officielles mises en place après l'indépendance. Elles étaient cependant restées un objet « invisible » : « La djemâa, en survie forcée, était tombée sous la loi du silence à l'instar de tout ce qui relevait de la spécificité berbère »⁴⁴. Redynamisée par le mouvement d'avril 1980, par un ancrage profond de la revendication identitaire, et par l'explosion associative après 1980, elle a pu redevenir objet d'étude au moment même où les D.L.C.A. ont commencé à développer une ethnologie de l'intérieur.

3- Du particulier au général : un exercice permettant d'accumuler des données et d'envisager des comparaisons à l'échelle de la Kabylie.

La monographie ethnologique superposait généralement une description ethnographique détaillée et une généralisation, ce qui explique les critiques qui lui ont été adressées : élargir à tout un peuple les leçons tirées de l'observation d'une communauté souvent très restreinte démographiquement. Or, le souci du passage du particulier au général se pose dans le cadre de sciences sociales qui ont l'ambition de proposer des explications voire des modèles à l'échelle des sociétés.

Ce souci marque la pratique des deux DLCA. Cet effort de « généralisation » se retrouve à deux niveaux. En premier lieu, un effort de comparaison est attendu de l'étudiant. Cette approche apparaît clairement aussi bien

⁴⁴ Sur ces points concernant l'évolution de la *tajmaet* et le regard porté sur elle, voir Dahbia Abrous, « Kabylie : Anthropologie sociale », *Encyclopédie berbère*, n°26, Aix-en-Provence, Edisud, 2004. Sur l'assemblée villageoise en général voir Alain Mahé, *Histoire de la Grande Kabylie. XIXème- XXème s. Anthropologie du lien social dans les communautés villageoises*, Ed. Bouchène, 2001.

dans la définition des sujets par les étudiants⁴⁵, dans les références bibliographiques⁴⁶ et dans les consignes données par les enseignants. Ainsi, le modèle d'élaboration de la monographie fournie par le département de Bejaia précise : « La monographie doit s'appuyer sur une approche descriptive, comparative et analytique, ce qui suppose la nécessité de (...) la mise en lumière des particularités et des ressemblances du village par rapport aux autres (en comparaison avec les monographies villageoises déjà réalisées). La démarche permet donc de voir ce qui est particulier à chaque cas ; la généralisation devient dès lors possible, dans le cadre d'une analyse plus générale. Les deux enseignants interrogés indiquent en effet que ces monographies descriptives, qui ont pour objectif premier l'apprentissage de l'enquête de terrain, visent aussi, dès le départ, à l'accumulation de données à l'échelle locale afin de mener par la suite un travail de « synthèse »⁴⁷. D'où le souci évoqué plus haut, de réaliser des monographies de villages notamment dans les régions qui sont restées ignorées à ce jour, afin de « quadriller » l'ensemble de la Kabylie (voir carte en annexe).

Ce travail de « synthèse » ainsi que la construction des premières ébauches de problématiques globales sur l'organisation sociale des villages de Kabylie est en

⁴⁵ Cf. Monographie de *Timizar n Sidi Menşur* « *Taddart n Tmizar n Sidi Menşur d taddart tameqqrant ger tudrin timeqgranin n tmurt n Leqbayel yef waya wissen ma yella temxalaf yef tudrin niđen ney ala ? Ad neeređ ad naft tiririt i tmukrist-a : D acu tesa taddart n Tmizar yemggarad yef tudrin n Leqbayel ?* (Le village de *Timizar n Sidi Menşur* est un des grands villages de Kabylie, ce qui amène à se demander s'il diffère des autres villages ou non ? Nous tenterons de répondre à cette problématique : qu'est-ce ce qui distingue le village de *Timizar* des autres villages kabyles ?).

⁴⁶ Les bibliographies des mémoires soutenus aussi bien à Tizi-Ouzou qu'à Bejaia mentionnent la lecture de monographies villageoises réalisées antérieurement dans l'un ou l'autre des départements (quelques références, 3 à 5).

⁴⁷ A. Kinzi : « Pour nous il y a une stratégie, avant de lancer les monographies ; c'est une idée que j'ai eu depuis que j'ai commencé à enseigner, je me suis dit pourquoi pas faire de chaque village une monographie. (...) La première échelle c'est de recueillir des informations sur le village ; et puis dans l'avenir, c'est de pouvoir aussi synthétiser, peut-être aussi quand on a dans une tribu 4 ou 5 monographies, d'élargir vers une monographie de tribu ».

cours, comme en témoigne A. Ould Fella qui dirige, depuis septembre 2011, une équipe de recherche affiliée au C.R.A.S.C. d'Oran qui porte sur le projet « enquête monographique sur le village en Kabylie ». « Nous avons fait un premier dépouillement (inventaire) des travaux de mémoires de licence et de magister dans les deux universités de Bejaia et de Tizi »⁴⁸.

On assiste donc ici au développement d'une pratique ethnographique de terrain nécessaire pour des accumulations qui pourront nourrir par la suite des comparaisons puis des conclusions plus générales à l'échelle d'une région comme la Kabylie.

Cela s'accompagne d'autre part d'un usage tout à fait inédit de la langue berbère.

III- Une pratique révélatrice des dynamiques marquant la langue berbère.

Depuis la fin du XIX^{ème} / le début du XX^{ème} s., la langue berbère de Kabylie connaît un processus de passage à l'écrit, grâce à une prise en charge par ses propres locuteurs. L'appropriation de l'écrit par les élites autochtones formées à l'école moderne a donné naissance à une littérature écrite, avec d'abord la fixation à l'écrit de textes de littérature orale puis la production de textes littéraires. Par la suite ont aussi émergé des usages fonctionnels diversifiés, notamment un usage de presse. Parallèlement, après 1990 le kabyle est devenu une langue enseignée ainsi qu'une langue d'enseignement. Une véritable norme instituée du berbère est ainsi en cours de constitution en Kabylie⁴⁹.

⁴⁸ Les membres sont des enseignants de l'université de Bejaia (Allam Essaid, magister en option civilisation berbère soutenu au D.L.C.A. de Bejaia ; Idir Zahoua magister en anthropologie obtenu à Oran (Crasc) ; Sidous Ouahiba, magister en anthropologie (Crasc), du département de sociologie) ou de Tizi-Ouzou (Adouri Malika, magister en anthropologie (Crasc), de la faculté des sciences sociales).

⁴⁹ Sur ces points voir Salem Chaker "Kabylie : la langue", in *Encyclopédie berbère n°26*, 2004.

L'usage de la langue berbère dans la rédaction des mémoires soutenus par les étudiants des D.L.C.A. illustre parfaitement ces évolutions.

1- Les mémoires s'inscrivent d'abord dans le souci, déjà ancien, de collecter un patrimoine oral et de le fixer à l'écrit.

Ce patrimoine est constitué de divers éléments. On retrouve le recueil de la littérature orale des différents villages (tous les mémoires comportent une dernière partie sur la vie culturelle en général ou la littérature orale en particulier dans laquelle on peut lire la transcription de poèmes, parfois de contes, proverbes, devinettes). Mais ces travaux d'ethnographie insistent aussi sur la terminologie locale propre à chaque village, notamment sur des thèmes moins présents auparavant. Les enseignants insistent par exemple sur la collecte des termes indigènes avec lesquels les villageois désignent leur structure sociale, pour éviter d'appliquer un schéma élaboré *a priori*⁵⁰ (ou d'autres éléments jugés intéressants par l'étudiant selon les villages⁵¹).

Cette démarche s'explique à la fois par « une démarche méthodologique propre au champ kabyle » qui prend en compte le caractère fondamentalement oral de la société kabyle⁵² et par ailleurs par une volonté de sauvegarde du patrimoine⁵³,

⁵⁰ A. Kinzi évoque le cas d'étudiants qui reproduisent le schéma de l'organisation sociale en structurant le village étudié par *axxam*, *taxerrubt*, *adrum*, alors que *taxerrubt* n'est pas attesté localement, et que certains villages utilisent *taerift* ou *aħerrum*. "C'est une terminologie très importante, on doit la respecter parce qu'il n'y a pas une terminologie concernant l'organisation qui est standard".

⁵¹ Le mémoire sur *Sedduq Ufella* propose une partie sur les vêtements et les plats.

⁵² Propos d'A. Ould Fella.

⁵³ Cet objectif est clairement énoncé par les enseignants ainsi que les étudiants parfois dans leur mémoire. Voir par exemple la monographie de *Zun̄tar* : "...*tasekla-agi timawit, yessefk ad yali wass fell-as, ad d-ffey seg t̄lam yer tafat, yessefk ad tt-nehrez deg yedlisen s useddi seg timawit yer tira acku ass-a ifuk lawan-nni i deg tt-id-ttawin yemyaren d temyarin mi ara d-zzin i lkanun ...*" (Cette littérature orale, il faut lui redonner vie, la mettre en lumière, il faut la protéger dans des livres en la transcrivant de l'oral à l'écrit, parce que l'époque où les vieux et les vieilles la faisaient vivre au coin du feu est aujourd'hui révolue).

exprimée de manière très large par la société kabyle. Mais elle s'insère également dans des objectifs nouveaux plus directement lié au contexte des D.L.C.A. : les documents collectés pourront servir de corpus brut aux autres disciplines présentes dans les Départements (littérature et linguistique), notamment pour « la recherche de lexique et des expressions afin d'éviter de recourir de façon abusive aux néologismes pour l'élaboration d'une langue de travail proche du kabyle usuel »⁵⁴.

2- Une nouveauté : vers la naissance d'une langue à usage scientifique.

Un nouveau champ est en effet investi par l'écrit moderne avec l'usage du berbère dans les D.L.C.A. Jusqu'alors, les usages scientifiques de la langue s'étaient traduits par la création de lexiques spécialisés⁵⁵. Désormais ce vocabulaire trouve un « terrain » qui va permettre l'émergence d'une langue de travail universitaire : les monographies villageoises, lorsqu'elles sont rédigées en berbère, ce qui est le cas de la très grande majorité d'entre elles, le sont entièrement (on peut même y lire la traduction en berbère des citations d'ouvrages rédigés dans une autre langue). A Bejaïa, le choix de cette langue de rédaction correspond à une décision du comité scientifique mais aussi à la volonté des étudiants⁵⁶. A Tizi-Ouzou, la langue de rédaction dépend de l'enseignant et de l'étudiant mais la plupart des monographies sont rédigées en berbère. Dans les deux départements prévaut l'idée que les étudiants ont les capacités et les compétences de rédiger une monographie descriptive en *tamaziyt*.

⁵⁴ A. Ould Fella.

⁵⁵ Cf. Dahbia Abrous, « Kabylie : littérature », in *Encyclopédie berbère*, n° 26, 2004 : évoquant les nouveaux domaines investis par l'écrit après les années 1970, elle cite la littérature, la production de lexiques spécialisés (mathématiques, informatique, linguistique...), la traduction, la presse.

⁵⁶ “En 2000, on laissait le choix de la langue. Même si aucun d'eux [les étudiants] n'a réalisé de monographie en langue française. A partir de 2004, et sur décision du comité scientifique suite à débat contradictoire et un vote, l'étudiant est contraint de rédiger son mémoire en langue amazighe”.

Cette langue est marquée par l'emploi de néologismes. Ils permettent de disposer d'un vocabulaire spécialisé lié à la discipline et à l'exercice de rédaction d'un mémoire universitaire. Essentiellement, les élèves puisent largement dans l'*Amawal* de Mouloud Mammeri⁵⁷, qui reste la référence pour les enseignants également. Mais d'autres ouvrages apparaissent également dans les bibliographies⁵⁸. D'autre part, le choix de certains néologismes se fait aussi en collaboration avec les spécialistes de linguistique du D.L.C.A.⁵⁹.

Enfin, sans s'uniformiser, les pratiques concernant ce vocabulaire nouveau ont tendance à s'unifier au sein de chaque département et entre les départements, les étudiants puisant dans les mémoires soutenus les années précédentes aussi bien à Tizi-Ouzou qu'à Bejaia, et les enseignants coordonnant dans une certaine mesure leur travail⁶⁰.

A titre d'exemple le tableau suivant propose la liste des termes liés au travail de rédaction / présentation d'une monographie dans un mémoire universitaire.

	Mémoires soutenus à Bejaia	Mémoires soutenus à Tizi-Ouzou
Université	<i>Tasdawit</i>	<i>Id.</i>
Faculté	<i>Tamazdayt</i>	<i>Tazeddayt</i>
Département de langue et culture amazighes	<i>Tasga n tutlayt d yidles n tmaziyt</i>	<i>Agezdu n tutlayt d yidles n tmaziyt</i>
Mémoire de fin de licence	<i>Tazrawt n taggara n turagt</i>	<i>Akatay n taggara n turagt</i>
Remerciement	<i>Asnemmer</i>	<i>Id.</i>
Table des matières	<i>Abuddu</i>	<i>Id.</i>
Introduction générale	<i>Agbur</i>	<i>Ayawas</i>
Partie	<i>Tazwart tamatut</i>	<i>Id.</i>
	<i>Ixef</i>	<i>Id.</i>

⁵⁷ *Amawal n Tmaziyt tatrart*. Une liste des néologismes utilisés est présentée dans certains mémoires. Dans ces listes, au moins 50% des termes proviennent de cet *Amawal*.

⁵⁸ Entre autres Arav Benyounes, *Amawal n lǧib assumen Tafransist-Tamaziyt*, Ed Talantikit, Bejaia, 2000.

⁵⁹ Ainsi, à Tizi-Ouzou le choix de *tuddsa* plutôt que *tiskiwt* pour désigner la structure (sociale...).

⁶⁰ Echange des thématiques, de mémoires soutenus dans chacun des départements...

Conclusion Annexes Bibliographie	<i>Tagrayt</i> <i>Tijentadin</i> <i>Adlismuy/ idlisen</i>	<i>Id.</i> <i>Timerna /tijentadin</i> <i>Tiybula</i>
Monographie Sujet Problématique Méthodologie Méthodes Entretien Observation de terrain Problèmes Géographie Histoire Organisation sociale Structure sociale Fonction Relations Organisation/vie économique Littérature orale	<i>Taynarrat</i> <i>Asentel</i> <i>Aseqsi agejdan</i> <i>Tasnarrayt</i> <i>Tarrayin</i> <i>Adiwenni</i> <i>Annay imekki</i> <i>Uguren</i> <i>Tarakalt</i> <i>Amezruy</i> <i>Tuddsa n tmetti</i> <i>Tayessa timettit</i> <i>Tawuri</i> <i>Assay</i> <i>Tuddsa tadamsant</i> <i>Tasekla timawit</i>	<i>Tayenirrawt</i> <i>Id.</i> <i>Tamukrist</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Id.</i> <i>Tudert tadamsant</i> <i>Id.</i>

Notons que langue de rédaction et langue d'enquête restent différentes. Cette dernière reste selon les thématiques abordées sur le terrain fortement marquée par le français, et les mémoires montrent le souci de ne pas recourir aux emprunts au français ou à l'arabe intégrés dans la langue parlée (**tawuri** / rôle ; **tadamsa** / économie ; **Imelk** / iger dans l'exemple ci-dessous).

Exemple tiré de la monographie du village de *Zunṭar*

Extrait 1 (rédaction par l'étudiant) :

« **c-Tawuri tadamsant**

(...) *Tajmaet n taddart, tezmer ad teseu tawuri tis snat deg wayen yerzan azemmur, imi tuy taddart iger-nni « Taherract »* (...) *yef aya, d tajmaet ara yestkelfen zzit-nni ara d-ksent tzezzim-nni, deg waya, yennay-d yiwen seg yemyaren n taddart*
« le comité » S. N. : ' (...) *Zzit-aki, par exemple, nezmer a t-nezzenz, idrimen-is, a t-nexdem dayen i laqen i taddart* ».

Extrait 2 (transcription de l'entretien) :

« -Asteqsi : *I tejmaet vis-à-vis de l'économie, est-ce que tesea un rôle nay u tesea ra ?*

-S.M.A. : *Amek l'économie, j'ai pas compris nekki ?*

-Asteqsi : *Par exemple am tura, par exemple i wakka d asawen, **Imelk-aki i tuy taddart, winna therract**, isea une richesse n uzemmur par exemple, est-ce que tesea une fonction ?*

-S.N. : *Ih, illa, uzemmur-aki par exemple, nettawi-d zzit, i m'ara d-nawi zzit, nezmer a t-nezzenz, voilà, aux besoins taddart umbaed, a ttxdem-it d ayen ilaqen i taddart ».*

Ce travail d'élaboration d'une langue scientifique s'appuie sur une réflexion sur les conséquences du passage à l'écrit visibles dans d'autres champs, entre autre un « éclatement de la syntaxe », du fait d'un nombre important de calques syntaxiques du français⁶¹. Les consignes incitent ainsi à se rapprocher de la langue usuelle en évitant le recours trop facile aux néologismes : “concernant la langue berbère, nous exigeons des étudiants d'utiliser au maximum la langue usuelle et de chercher à privilégier le registre ancien de la langue et ne pas choisir les solutions de facilité par le recours systématique aux néologismes”⁶².

3- L'élaboration d'une langue scientifique est un processus en cours et instable.

L'utilisation de la langue berbère semble dépendre directement du niveau d'abstraction nécessité par le sujet abordé mais également par les « situations ». On peut d'abord distinguer langue d'enseignement et langue de rédaction : par exemple, A. Kinzi évoquant sa propre pratique en classe, avoue enseigner à 50 % en berbère ;

⁶¹ D. Abrous, « A propos du kabyle utilisé dans la presse écrite », *Etudes et Documents Berbères* n°8, 1991.

⁶² A. Ould Fella

mais lorsqu'il rencontre des difficultés de néologismes (pour parler de théorie ou de courants anthropologiques), il enseigne plutôt en français et évite le *tamaziyt* « par prudence ». Par contre, lorsqu'il évoque « des choses très simples, du quotidien, des exemples », il parle alors « en kabyle, *s teqbaylit* »⁶³.

D'autre part, les monographies villageoises peuvent constituer un cas particulier : essentiellement descriptives, elles ont fait consensus sur l'idée de leur rédaction en langue berbère : « c'est une thématique qui nous est familière et (...) sa réalisation ne [pose] pas trop de difficultés aux étudiants en comparaison à des termes qui nécessiteraient la construction d'une assise théorique élaborée et solide »⁶⁴. Ainsi l'usage du français s'impose encore, du fait de la nécessité d'une réflexion théorique particulière et de la difficulté que cela implique en termes de néologie.

Tous ces éléments néanmoins confirment que le berbère de Kabylie est une « langue en gestation »⁶⁵.

En somme, les mémoires analysés ici sont bien révélateurs d'une expérience nouvelle née de la rencontre de dynamiques qui touchent depuis plus ou moins longtemps la Kabylie : travail de rénovation de la langue depuis plus d'un siècle, rénovation de la *tajmaet* depuis les années 1980 après plus d'un siècle de survie dans

⁶³ Ces propos, de même que l'enquête menée sur le terrain dans le cadre de notre thèse, semblent indiquer que le passage à l'écrit de la langue berbère de Kabylie est perçu et nommé comme l'apparition d'une nouvelle langue : *tamaziyt* (langue écrite et enseignée) se distingue pour les locuteurs de *taqbaylit* (langue parlée).

⁶⁴ A. Ould Fella, témoignant de l'expérience du DLCA de Bejaia. Il précise : « notre expérience nous a conduits à axer nos efforts sur les travaux de monographies. Les raisons de ce choix, c'est que c'est une thématique qui nous est familière et ensuite parce que sa réalisation ne poserait pas trop de difficultés aux étudiants en comparaison à des thèmes qui nécessiteraient la construction d'une assise élaborée et solide ». La même position est adoptée à Tizi-Ouzou : « Tout dépend (...) des thématiques : parce que lorsqu'une thématique nécessite quand même une réflexion, on demande à l'étudiant de le faire dans la langue française ».

⁶⁵ Dahbia Abrous, « Kabylie : littérature », in *Encyclopédie berbère*, n° 26, 2004.

l'ombre, ce qui a amené le regard savant à se centrer sur le village, et développement d'un discours scientifique sur soi dans un cadre académique (depuis années 1990).

Bibliographie

Références des mémoires étudiés

- ARKOUB D., ASSAHLI K., IGUERGUIT K., 2011-2012, *Tayenirrawt n taddart n Tmizar n Sidi Mensur*, mémoire de fin de licence, Université de Tizi-Ouzou (Département de langue et de culture amazigh).
- CALLAL W., ĞEBBAR Y., ĞAMUDI S., 2011-2012, *Tayenirrawt n taddart Lqahra (Tayiwant n Friħa)*, mémoire de fin de licence, Université de Tizi-Ouzou (Département de langue et de culture amazigh).
- SAIGHI M., 2004, *Taddart n Zuntar ass-a*, mémoire de fin de licence, université de Bejaia (Département de langue et de culture amazigh).
- TAHIR K., MAAUCH Z., 2007, *Taynarrat n taddart n Sedduq Ufella*, mémoire de fin de licence, Université de Bejaia (Département de langue et de culture amazigh).
- ĞEBDUN L., 2011-2012, *Tayenirrawt n taddart n Yilmaten (Ifnayan)*, mémoire de fin de licence, Université de Tizi-Ouzou (Département de langue et de culture amazigh).

Articles et ouvrages

- ABROUS D., 1991, « A propos du kabyle utilisé dans la presse écrite », *Etudes et Documents Berbères* n°8.
- ABROUS D., 2004, « Kabylie : Anthropologie sociale », *Encyclopédie berbère*, n°26, Aix-en-Provence, Edisud.
- ABROUS D., 2004, « Kabylie : littérature », in *Encyclopédie berbère*, n° 26.
- ABROUS D., 2008, « Le refus du musée – Avant –projets de Magister en Langue et Culture Amazigh (1991-1998) » in Claudot-Hawad dir., *Berbères ou Arabes, le tango des spécialistes*, Paris/Aix-en-Provence.
- ABROUS D., CHAKER S., 1988, « De l'Antiquité au musée : berbérité ou la dimension in-nommable », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°48.

- BARTHELEMY T., 1998, « Notes sur l'écriture monographique », *Le Journal des anthropologues* n° 75.
- BELLIL R. et CHAKER S., 2001, « Mammeri Mouloud, Directeur du CRAPE », in *Hommes et femmes de Kabylie I*, (Dictionnaire biographique de la Kabylie), Salem Chaker (dir.), Aix-en-Provence, Edisud.
- BENYOUNES A., 2001, *Amawal n lǧib assumen Tafransist-Tamaziyt*, Ed Talantikit, Béjaia.
- BOURDIEU P. et MAMMERI M., 1985, « Du bon usage de l'ethnologie », *Awal*.
- BROMBERGER C., 1992, « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie en France » in *Ethnologues en miroir. La France et les pays de langue allemande*, Isac Chiva et Utz Jeggle dir., Paris.
- CHAKER S., 2004, "Kabylie : la langue", in *Encyclopédie berbère*, n°26.
- P. LUCAS et J.-C. VATIN, 1975, *L'Algérie des Anthropologues*, Maspéro, Paris.
- MAHE A., 2001, *Histoire de la Grande Kabylie. XIXème- XXème s. Anthropologie du lien social dans les communautés villageoises*, Ed. Bouchène.
- MAMMERI M., 1991, « Une expérience de recherche anthropologique en Algérie », *Culture savante, culture vécue* (études 1936-1989), Alger, Tala.
- MAMMERI M., 2008, *Amawal n Tmaziyt tatrart*, Alger.
- Quel avenir pour l'anthropologie en Algérie?*, CRASC, 2002.
- ZONABEND F., 1985, « Du texte au prétexte – La monographie dans le domaine européen », *Etudes rurales*, n° 97-98.

